Document generated on 06/04/2025 8:55 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Cannes
La fidélité, gage de qualité

Pierre Pageau

Number 291, July–August 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72125ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pageau, P. (2014). Cannes : la fidélité, gage de qualité. *Séquences*, (291), 12–13.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Cannes
La fidélité, gage de qualité

Le Festival du film de Cannes a la réputation, bien méritée, d'être le meilleur festival de films au monde. Année après année, il nous offre ce qui se fait de mieux dans le monde du cinéma. C'était encore le cas en 2014. Cette qualité repose, en grande partie, sur une «politique des auteurs». Quelques uns s'y retrouvent régulièrement et assurent un mérite certain au festival. Cannes les suit et nous faisons de même. Notre amour du Festival de Cannes repose sur ces affections particulières. Pour témoigner de cela, nous nous arrêterons sur trois films: celui des frères Dardenne, celui de Naomi Kawase et celui de Ceylan, gagnant de la Palme d'or cette année. Ils confirment que la fidélité et la qualité peuvent coexister.

Pierre Pageau

Deux jours, une nuit

Dans le monde francophone, la persistance la plus grande est certainement celle des frères Dardenne (Belgique). En 1996, ***La Promesse*** avait été sélectionné pour la Quinzaine des réalisateurs. En 1999, ***Rosetta*** remporta la Palme d'or et le Prix d'interprétation pour Émilie Dequenne. En 2002, le Prix d'interprétation fut attribué à Olivier Gourmet dans ***Le Fils***. La Palme d'or récompensa ***L'Enfant*** en 2005, ***Le Silence de Lorna*** obtint le Prix du scénario en 2008 et ***Le Gamin au vélo*** reçut le Grand Prix du jury en 2011. Voilà non seulement des réalisateurs que Cannes aime bien, mais qui, en plus, se méritent plus que leur part des grands honneurs. Ils sont toujours attendus avec beaucoup d'espoirs. Cette année, ils se présentaient avec ***Deux jours, une nuit***. Avec ce film, ces cinéastes demeurent bien fidèles à leur style. L'anecdote est simple comme l'était ***Rosetta***, par exemple. Et plus que jamais, la problématique est toujours très sociale et réaliste. Une ouvrière, Sandra, vient de perdre son emploi. Elle peut le regagner si elle réussit à convaincre ses collègues de reprendre un vote. Ils peuvent lui redonner son emploi, mais ils doivent alors renoncer à une prime de 1000 euros. Sandra a le weekend (deux jours et une nuit) pour faire cela. L'essentiel du film consiste alors à montrer les diverses rencontres avec ses collègues de travail, nous faisant ainsi découvrir les diverses petites misères sociales et humaines de ceux-ci. Le tout est filmé en plans-séquences. Le cinéma des Dardenne est toujours démonstratif, un peu schématique parfois. La démarche demeure la même ici. En effet, lors des diverses rencontres, un principe de répétition est appliqué: Sandra doit reprendre les mêmes phrases pour convaincre ses collègues, alors qu'eux expliquent en quoi les 1000 euros leur sont nécessaires. La plupart du temps, ces rencontres ont lieu alors que Sandra veut entrer dans le domicile de ses collègues. Les portes servent alors aussi bien de barrières que d'ouverture potentielle. Une forme de suspense existe: va-t-elle convaincre un nombre suffisant de travailleurs de l'appuyer? Une dramaturgie sociale et politique interpelle directement le spectateur: lui, qu'aurait-il fait dans cette situation? Vers la fin du film, Sandra se fait offrir de reprendre son emploi, mais le patron devra congédier quelqu'un qui vient de l'appuyer dans sa lutte. Elle dit «non» avec fermeté et fierté. Les spectateurs cannois ont applaudi. Il y a ici, comme souvent chez les Dardenne, une forme d'émotion sociale. C'est rare. Par ailleurs, le choix de Marion Cotillard pour interpréter le rôle central de Sandra représentait un risque. Le pari est relevé. Les frères Dardenne ont fait de l'actrice l'équivalent de Julia Roberts dans ***Erin Brockovich***, une battante qui craint pour le succès de son projet, mais qui finit bien sa démarche parce qu'elle n'a plus peur. Le mari de Sandra, interprété par Fabrizio Rongione (cinquième présence dans un film des Dardenne), est un appui moral et dramaturgique important; son expérience de militant syndical vient servir Sandra, néophyte dans le domaine. Au total, ***Deux jours, une nuit*** est un film fascinant, parce que convaincant.

La politique des auteurs à Cannes est principalement au masculin. Rares sont les femmes qui sont entrées dans ce panthéon des grandes pointures du cinéma. Une des rares, Jane Campion, était présidente du jury de Cannes cette année. Une autre qui a fait plusieurs apparitions au festival, et qui était présente encore cette année, est la cinéaste japonaise Naomi Kawase, avec ***Still the Water*** (*Futatsume no mado*, ce qui se traduirait par ailleurs par «Deux fenêtres»). Dès 1997, avec son premier film ***Moe no suzaku***, elle remportait la Caméra d'or. Elle revint en 2003 avec ***Sharasôju***. En 2007, ***La Forêt de Mogari*** reçut le Grand Prix. En 2011, ***Hanezu No Tsuki*** (*L'Esprit des montagnes*) fut en compétition officielle. ***Still the Water*** a, comme toujours, des images splendides de la nature: mer, forêts, montagnes, fleurs, lune, araignée. Kawase demeure toujours fort attachée à son pays. Pour ***Still the Water***, elle a choisi l'île japonaise de ses ancêtres, Amani (climat subtropical),

située entre Kyushu et Okinawa. Elle avait tourné tous ses films précédents dans sa ville natale, Nara. Dans tous les cas, il s'agit d'un environnement marqué par les traces de l'histoire et du bouddhisme. Dans ***Still the Water***, d'immenses vagues (comme des dessins d'Hokusai) annonciatrices d'un typhon ouvrent et ferment le film. On y découvre un cadavre au début. Qui ? Pourquoi ? La suite du film nous donne quelques réponses, mais l'essentiel n'est pas là; il est dans un climat calme et zen qui répond aux cycles de la nature. La plus belle scène de ce film, et de tout le Festival de Cannes 2014, est celle de la mort de Isa, la mère de Keiko. Kawase y réussit la plus belle synthèse de sa pensée et de son esthétique. Les traditions culturelles et spirituelles de l'île d'Amani (comme la danse traditionnelle de la Danse d'Août) se conjuguent pour exprimer, mieux que jamais, aussi bien les liens mystérieux entre la Vie et la Mort que ceux qui unissent une mère et sa fille. Une concession au spectateur constitue une partie plus faible: le *coming of age* entre deux adolescents (Keiko la fille et Kaito le garçon) fait un peu trop *Harlequin*, en particulier avec des scènes sur une moto et une musique (mauvaise en fait). Mais la nature, si présente, si bien présentée, nous guérit de tout cela.

Le cinéaste turc Nuri Bilge Ceylan est un autre grand habitué de la Croisette. Il était présent avec son premier court métrage ***Koza*** en 1995. En 2003, son long métrage ***Uzak*** reçut le Grand Prix du jury et, en 2008, le Prix de la mise en scène couronna ***Les Trois Singes***. Enfin, plus récemment (2011), ***Il était une fois en Anatolie*** récolta le Grand Prix du jury et le Prix de la FIPRESCI. Ceylan est revenu cette année avec ***Winter Sleep*** (*Sommeil d'hiver – Kis uykusu*). Cette fois-ci, il a remporté la Palme d'or et le Prix de la FIPRESCI. Il s'inspire de Tchekhov, de Bergman, de Bresson (dont la musique de Schubert, célèbre pour son utilisation dans ***Au hasard Balthazar***, refait souvent surface dans ce film). La Palme d'or a souvent été accordée à des films longs et difficiles, que l'on pense à ***La Vie d'Adèle – Chapitres I et II*** en 2013 ou, surtout, à ***Oncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures*** (2010). ***Winter Sleep*** est du même acabit. Comédien à la retraite, le personnage principal, Aydin, tient un petit hôtel en Anatolie centrale; l'hôtel porte le nom d'Othello et Aydin veut publier une *Histoire du théâtre en Turquie*. Aydin est un jeu de mots: « Aydin » signifie « intellectuel » en turc. Pour Ceylan, Aydin est un intello coupé du peuple. Par opposition, le film nous fait connaître de simples paysans démunis qui habitent sur les terres d'Aydin. Il y a clairement une présentation de classes sociales, thème déjà présent dans ***Les Trois Singes***, mais la confrontation y est plus explicite. Dans une séquence très forte, Ceylan nous montre Nihal, la jeune épouse d'Aydin, qui veut « aider » la famille pauvre. Elle ira leur offrir une enveloppe pleine d'argent, en principe pour des raisons humanitaires, mais aussi pour changer sa vie monotone avec Aydin. Cependant, l'enveloppe pleine d'argent va finir dans le feu. Il y a aussi une scène-clé – où un homme dresse un cheval sauvage pour assouvir la curiosité commerciale d'Aydin – qui en dit long sur l'intention et la contemplation de la société turque du réalisateur. Ceylan nous livre donc son film le plus politique à ce jour. Lors de son discours de réception de la Palme d'or, il a prolongé son engagement politique en dédiant son prix aux « jeunes qui se font tuer », faisant référence aux émeutes du Parc Gezi où la violence contre les manifestants est démesurée. C'est à ces jeunes tués lors de la manifestation anti-Erdogan de l'été dernier que pensait Ceylan.

D'autre part, il demeure un grand maître de l'image; sa maîtrise de la technique, avec l'énorme talent de son chef opérateur Gökhan Tiryaki, se confirme. Pour ce film, Ceylan délaisse les extérieurs (de ***Climats*** jusqu'à ***Il était une fois en Anatolie***) et laisse place à des intérieurs sombres et frissonnants: un presque huis clos dans un hôtel bâti dans des grottes pour touristes japonais. En hiver, à mesure que la neige recouvre la steppe, l'hôtel devient le refuge mais aussi le théâtre des déchirements des personnages. Ces nombreuses scènes de confrontations, avec multiples champs et contrechamps, se déroulent avec sa jeune épouse Nihal, avec qui il entretient une relation houleuse, et avec sa sœur Necla qui souffre encore de son récent divorce. Et tout au long du film, on sent la griffe de la coscénariste, sa femme Ebru Ceylan, qui va nous donner le film le moins misogyne, le plus égalitaire, de Ceylan. Il a tout fait pour obtenir la Palme d'or; elle est bien méritée.

photo : ***Winter Sleep***